

**XAVIER DOLLO**

# **THOMAS, MOMO, ET LE RADEAU**

Tout ceci n'a aucun sens.

Momo me fixe, les yeux si peu intéressés. Ou pas du tout. Comment pourraient-ils l'être ?

Le ciel est d'une sale couleur, un pourpre sans harmonie, triste. Les rayons du soleil ne filtrent qu'à peine, noyés sous une couche de ces maudits nuages rouges. Et les eaux de l'océan sont leur sang.

Je me souviens encore de ce poème, appris pour un cours d'archéopoésie :

Le ciel est par-dessus le toit,  
Si bleu, si calme !  
Un arbre, par-dessus le toit,  
Berce sa palme<sup>1</sup>

Ici, rien n'est bleu pourtant. Oh, parfois je rêve, bercé par cette calme et attentiste solitude, je rêve de

---

<sup>1</sup> Paul Verlaine : *Le ciel est par-dessus le toit.*

vertes prairies, de bleus horizons, de grises églises, de noirs couloirs. D'un jaune et jeune soleil. Je rêve d'un rêve lointain, impossible à saisir.

Je rêve d'un arbre et de sa palme.

\* \* \*

Le radeau traîne sur l'eau calme. La mer est un monstre immobile, ensommeillé, et Momo ne dit rien.

— Momo, parle-moi encore des arbres. Parle-moi du séquoia, peut-être.

Un éclair s'allume dans le regard de mon rigide compagnon.

— Le mot-clef « arbre » a été prononcé. Le sous mot-clef « séquoia » a été prononcé. Voulez-vous en apprendre plus sur le séquoia, monsieur Thomas ?

— Oui Momo. Je veux.

— Le séquoia appartient à la famille des taxodiacées. Son nom latin est *sequoia gigantea*, mais il est également connu sous le nom de *wellintonia*. Il s'agit, sur Terre, du plus grand arbre connu. Il peut atteindre les 120 m.

— Arrête, Momo. Tais-toi. Dis-moi seulement s'il est beau. Sa parure est-elle composée de feuilles ou d'épines ?

Momo n'ajoute rien. Quand on lui intime de s'arrêter, Momo se tait. Fichu HoloParleur. Quelle terne

compagnie.

\* \* \*

Au début était la peur. La fulgurante descente vers la planète rouge, dans un appareil hors-contrôle. Killian mort, Vanessa morte, et moi, incapable d'agir pour empêcher cette chute vertigineuse. Tout résultait de leur dispute. Ils n'auraient jamais dû me mêler à ça. Je fais quoi maintenant, moi, tout seul sur ce funeste îlot de bois flottant, sans pagaies, sans rien d'autre que mes bras las de se battre pour je ne sais quelle survie improbable ? Et pourtant, sur une autre île, c'était il y a si longtemps déjà...

La mémoire me fuit, comme si ce monde voulait m'étouffer, m'occulter, me crier que je n'existe pas, que je ne lui appartiens pas. Mais je crois que j'ai construit ce radeau de fortune pour ne pas mourir sur cette île à la terre ocre, aux plantes trop maigres et rares. Sans gibier. Sans le moindre insecte. Oh, il me fallait rejoindre la mer, c'était un appel, tel celui reçu par le marin à l'orée de la saison de pêche. Ou le vieil homme qui part à la chasse de son grand espadon mythique, peut-être pour une quête du divin. J'avais épluché les dix arbres malingres de cette île, lié des troncs entre eux à l'aide d'une plante vivace très résistante. Et mon noble navire était parti à l'assaut de ce monde.

Oui, j'ai pris la mer, sur ce radeau, c'est ça. Au début, je me suis senti si seul et si affamé. Aujourd'hui je n'ai plus faim. J'ai façonné un harpon, et le poisson ne manque pas. Je le mange cru, bien sûr. Et toujours le même : une grosse patate à écailles rousses, qui effleure presque constamment la surface tranquille de l'eau. Les pluies sont nombreuses, aussi. Et rectilignes, molles. Trop peu de vent pour les rendre dangereuses. Elles remplissent mon seau, et je peux y étancher une soif rarement tenace.

Ô Mère ! Ô Mer ! Que j'aimerais cependant une effrayante tempête avec tout ce que cela comporte en mouvements ! J'aimerais tant être devenu une sorte d'aventurier, un baroudeur, un pirate en quête de butin, un peu comme dans les vieux livres de mes aïeux, eux qui avaient encore tout un monde à découvrir. Le leur. Mais je suis un escargot, ou une lente limace qui flotte péniblement sur une eau sans écueils. Une mer sans horizon. Uniforme. Sur une planète immonde, une boule rouge, à devenir fou ; et peut-être suis-je déjà atteint.

Et puis il y a Momo, toujours dans mon champ de vision. Silencieux. Mon compagnon, sans lequel je serais déjà dément. Je lui parle, et cela me rassure. Il a un visage un peu rond, cerclé de boucles brunes sauvages. Il est assez jeune, plutôt grand, un dos bien droit. S'il avait été réel, je l'aurais sans doute trouvé beau. À mon image. Car il est à mon image. Du

moins, il me représente vers l'âge de vingt ans, cette belle année d'insouciance passée à l'école de pilotage Garber, la plus réputée de toutes. J'avais une petite amie aussi. Sylvie je crois. Une belge à l'accent prononcé, et beau. Elle avait un studio au cœur de GrandParis. Nous nous y réfugiions le week-end, et nous n'en bougions plus. D'après mes souvenirs, aussi flous soient-ils, je crois que nous étions amoureux. Après... après elle n'est plus là, partie je ne sais où, peut-être en Afrique, tenter sa chance dans une académie privée quelconque, avec dans la bouche une tonne de promesses, des « je ne t'oublierai pas », « je reviendrai ». Et puis l'oubli, quand même.

Exactement comme ici : l'oubli. Qui suis-je ? Pourquoi, déjà, suis-je sur ce radeau, abandonné, désarmé contre la folie ? Pourquoi moi ?

(...)

**BRICE TARVEL**

## **BOUCHES À NOURRIR**

Comme elle passait une bonne partie de son temps à jeter des cailloux plats sur la surface des eaux vertes du canal, on avait fini par la surnommer « La Ricoche ». Elle s'en moquait. Son véritable nom, elle se l'était choisi dans un magazine de cinéma taché de sauce tomate récupéré dans une poubelle. Elle avait dérobé un prénom ici, un patronyme de starlette quelques pages plus loin, de sorte qu'elle était devenue Fiona Farfalla en un instant. Les initiales doubles ne portaient-elles pas bonheur ?

Sa mère était morte sous les roues d'un camion de ramassage des ordures trois ans plus tôt. Elle sortait la nuit, dépensait des sommes folles pour s'habiller de façon excentrique et consommait toutes sortes de choses dont elle aurait dû se méfier. Les éboueurs étaient passés juste au moment où elle allait réintégrer le domicile conjugal. Le véhicule pataud l'avait fauchée comme dans une séquence de film tournée au ralenti, ajoutant l'écarlate du sang à celui de ses lèvres.

Son père s'était recouché peu après l'accident. Il travaillait dur, vivait en perpétuel état de fatigue et

semblait n'avoir aucun véritable but dans la vie. Il lui fallait néanmoins une femme – n'importe laquelle, eût-on dit – pour assouvir certains appétits, alors il n'avait pas tardé à jeter son dévolu sur sa propre fille.

Fiona – qui ne s'appelait pas ainsi à l'époque – n'avait pas supporté. Elle était partie avec un maigre baluchon et, bientôt, après avoir épuisé la patience de quelques copains et copines, s'était retrouvée à la rue. Elle avait appris à rester plus ou moins crasseuse, à piller les poubelles des restaurants et à quémander une pièce de temps à autre.

Elle avait bien cherché du travail durant une paire de mois, mais son cheveu sur la langue et ses yeux sans la moindre étincelle de vie avaient sans doute rebuté les employeurs.

Son point de chute, c'était ce pont qui enjambait le canal, à présent, ce sinistre ouvrage de béton qui lui donnait l'illusion d'un toit. Allongée sur de vieux cartons, un duvet perdant ses flocons autour du corps, elle dormait sous la construction, recroquevillée telle une larve dans sa chrysalide. La proximité du canal l'enveloppait d'une humidité nocturne qui ne facilitait pas la récupération, mais elle avait toujours apprécié la présence de l'eau. Elle aurait pu quitter Reims, s'installer dans une ville du Sud où son existence de clocharde aurait peut-être été moins pénible, mais elle abhorrait les voyages. Voyager,

pour elle, c'était se mettre en danger, s'exposer à des désagréments qui pouvaient aller du simple fait de se retrouver dans une rue inconnue dont on ignore le nom au télescopage meurtrier de deux véhicules lancés à pleine vitesse. Elle n'avait plus envie de changer quoi que ce soit, ne possédait plus de toute façon l'énergie pour le faire.

Elle lançait des cailloux plats qui ricochaient à la surface du canal. Ça, elle aimait. Elle pouvait passer des heures à ce puéril amusement sans connaître un instant l'ennui.

C'est alors qu'elle s'adonnait à ce plaisir que Néron s'approcha d'elle de son pas claudiquant. Quatre musettes battaient ses reins comme à l'accoutumée et ses yeux étaient plus larmoyants et bordés de rouge que jamais.

— Tu joues toujours comme une sacrée gamine, hein, La Ricoche ? lança le vagabond de sa voix éraillée.

Fiona tressaillit. Elle éprouvait toujours une sorte de brève douleur lorsqu'on l'arrachait ainsi à la contemplation de l'eau, à ces bouts de pensées sans queue ni tête qui allaient et venaient dans son esprit à pareil moment. Elle n'en tourna pas moins son regard vers Néron et ébaucha un léger sourire.

— Te voilà, soupira-t-elle.

Elle ne se sentait pas capable de faire davantage



d'effort. Un rayon de soleil chauffait sa main droite qui serrait un caillou et elle aurait bien aimé pouvoir se concentrer sur cette petite sensation agréable.

— T'as toujours les bouts qui suintent ? s'enquit Néron en s'asseyant à ses côtés.

— Toujours. Ça me fait même un peu mal, parfois.

On l'appelait Néron parce que, un jour, après avoir ingurgité une quantité phénoménale d'alcool, il n'avait rien trouvé de mieux que de mettre le feu à la bicoque de sa vieille mère. Comme il se vantait d'avoir jadis fait quelques années de médecine, on s'adressait parfois à lui pour tenter de soigner un bobo.

— Tu voudrais pas me montrer ? grogna le S.D.F.

Fiona hésita. Ses dix-neuf printemps ne possédaient guère plus d'éclat que des automnes, mais il lui fallait souvent repousser les assauts des hommes. Il n'était pas rare qu'elle soit réveillée en pleine nuit par un membre tendu appuyé contre ses reins, par la turgescence répugnante d'un pénis dont elle ignorait tout du propriétaire. Elle possédait une aiguille à tricoter pour remédier à ce genre de situations, une tige métallique pointue qu'elle n'hésitait pas à planter à l'aveuglette.

— Tu raconteras à personne ?

— Secret médical, parole !

La jeune fille finit par remonter le pull troué aux

coudes qu'elle portait à même la peau. Ses seins apparurent, pareils à ceux d'une statue de jardin public, aussi coniques et crayeux. Leurs mamelons étaient roses, un peu gonflés, et une goutte de liquide noirâtre semblable à de l'huile de vidange les souillait l'un et l'autre.

— J'ai jamais vu ça, avoua Néron en fourrageant dans sa barbe.

Il approcha un index douteux et cueillit une des gouttes. Il la renifla, posa la pointe de sa langue dessus, puis nettoya son doigt en le léchant.

— C'est pas mauvais du tout, apprécia-t-il. Ça a le goût du sirop de gingembre.

— Parce que tu as déjà bu du sirop de gingembre, toi ? s'étonna vaguement Fiona.

Néron s'abstint de répondre. Il tripota une nouvelle fois sa barbe puis, en se levant, laissa tomber :

— Je comprends pas que tes canaux galactophores puissent produire une pareille bibine. T'attends pas un mioche, pourtant. Et même si c'était le cas...

(...)

# CHRISTIAN COGNÉ

## DEMIOURGOS

### Nord

Le vent gémissait dans la rue déserte, je me rencoignai sur le seuil d'une porte pour griller une cigarette. Derrière le porche, je devinai une cour humide et pavée où une foule de gosses en bas âge, la plupart d'origine malienne, attendait leurs parents. Je fus surpris par l'un d'eux qui apparut devant moi en m'observant de ses yeux éteints. Je le saluai poliment mais il ne répondit pas. Les gosses ici grattent la peinture au plomb des murs et se sucent les doigts : une saveur sucrée qui peu à peu les shoote sur Saturne. Le saturnisme était-il la cause de son air effaré lorsque je lui posai ces questions :

— Tu vis dans cet immeuble ? Tu as peur de moi ? Je t'empêche de passer, peut-être ?...

Aucune réaction. Je suivis du regard cette ombre d'enfant qui semblait aller nulle part en titubant sur le trottoir, puis je franchis le pont qui enjambait les voies ferrées, en prenant soin de ne pas marcher sur les plaques de verglas. La lune comme une vilaine

rognure d'ongle éclairait le canal. Mais sur la rive opposée, ses eaux huileuses ne reflétaient plus depuis longtemps la cité blanche. La cité où vivait Leïla, une jeune femme dont les formes rondes démentaient l'existence plate du pauvre bougre que j'étais.

J'ai sonné à sa porte, mon cœur battait la chamade. Le mois dernier déjà, lorsque j'étais passé voir Leïla, elle n'était pas là. Et pourtant je soupçonnais sa présence dans le vestibule, sa frange rebelle sur son front et ses rondeurs que moulait une jupe de quatre sous. Mon doigt s'est attardé sur la sonnette, indépendamment de ma volonté. En vain. Sur un prospectus qui traînait dans ma poche, j'ai écrit un message laconique sans signature : « Je reviendrai demain. » J'avais tout prévu, je sortis un petit rouleau de scotch et avec mes dents arrachai un bout de translucide. Mais je n'eus pas le temps de coller mon message sous l'œilleton, la porte s'ouvrit sur un vieux type chauve et mal rasé, vêtu d'un simple tricot de peau crasseux et le pantalon déboutonné.

— Elle n'habite plus là, la même ! dit-il avec un mauvais sourire. (Devant mon incrédulité, il ajouta :) Fous-moi le camp !

... et me claqua la porte au nez.

En descendant l'escalier je m'en voulais d'avoir renoncé à si bon compte à la fille qui nourrissait mes rêves, ma dignité me dictait de remonter et d'aller

m'expliquer avec ce butor. Malheureusement le courage me manquait. J'allais franchir le hall de l'immeuble lorsque je m'arrêtai soudain à la vue de sa boîte aux lettres ; effectivement, le nom de Leïla ne figurait plus, mais à la place, une flèche ou plutôt une queue de comète peinte de frais. Celle-ci débordait de part et d'autre de la boîte aux lettres, de la peinture blanche gouttait encore sur le carrelage. Dehors, le même gros pinceau avait claqué les murs, la descente de cave, les poubelles, en bavant des pointillés sur le trottoir comme s'il voulait m'indiquer – et à moi seul ! – une piste à suivre.

Les comètes filaient une à une dans la rue, de plus en plus serrées, et qui me chuchotaient : « Tu brûles, tu touches au but », de sorte que je hâtai le pas. Soudain, elles bifurquèrent dans une allée sombre et s'évanouirent dans une flaque d'un blanc lumineux au seuil d'une gargote. Le pot gisait sur le flanc, tout près le gros pinceau buvait la dernière goutte de peinture avant de se figer dans la soie. J'ouvris la porte du restaurant qui donnait sur une salle enfumée. Je m'attendais à rencontrer mon Petit Poucet céleste, au lieu de quoi j'assistai au morne spectacle d'une poignée de pochards en ligne devant le comptoir. Certains jetèrent un regard par-dessus leur épaule pour voir qui venait d'entrer ; j'essayai de distinguer leurs mains qui auraient pu les trahir,

mais n'y remarquai aucune tache suspecte, ni sur leurs habits. Le patron demanda ce que je désirais et je répondis machinalement que je voulais dîner. Il m'indiqua une salle au fond, peu éclairée. Sans trop savoir ce qui me poussait à agir ainsi, je jetai un coup d'œil avant de pénétrer dans la salle. Au beau milieu était installé un être monstrueux. Ce qui m'étonna alors, c'était mon air impavide au moment où je me suis assis à une table près de la sienne. Seuls les solitaires de haut fond parviennent à doubler le cap de l'irrationnel en toute quiétude. Je me sentais brusquement en terrain familier, comme si cette présence, à la fois monstrueuse et extraordinaire, donnait la mesure à ce sentiment d'absurdité qui m'avait toujours habité. L'homme portait un masque grotesque, élargi aux lèvres en un rictus énorme ; deux ouvertures réduites au-dessus d'un nez épaté lui conféraient un air de démon. Sa tête reposait dans la paume de sa main droite, volumineuse comme une vasque.

Je commandai au patron un couscous, il m'apporta un bol de légumes et une assiette remplie d'une semoule pyramidale surmontée de deux merguez. À peine eut-il déposé le plat, qu'il se défila, esquivant une éventuelle question de ma part à propos de son client. Écœuré sans doute par le rouge des merguez, je repoussai le plat et observai de biais les épaules

tombantes du monstre. Au moindre de ses mouvements, son profil lippu le métamorphosait en un pic crayeux aux reliefs menaçants. Il portait une redingote grise au col haut rabattu qui ne laissait rien deviner de son cou. Mon regard soudain se détourna vers la porte d'entrée, une adolescente se tenait sur le seuil, son regard croisa celui du Masque. Comme hypnotisée, elle prononça un nom en détachant distinctement chaque syllabe :

— Dê... miour... gos !

Puis, de façon aussi mécanique, alla s'asseoir à ses côtés. J'échafaudai toutes sortes d'hypothèses concernant ce couple étrange. L'adolescente qui devait avoir quinze ans ressemblait à une Orientale avec ses cheveux épais et noirs, son châle effrangé qui lui descendait jusqu'aux reins, et sa jupe si longue qu'elle lui couvrait les chevilles.

Le silence résonnait encore de ce nom sourd et magique : Demiourgos. Je voulais me lever et sous un prétexte quelconque leur adresser la parole. Alors, le Masque, comme s'il avait deviné mon intention, se leva, prit la main de l'adolescente et quitta précipitamment la salle. Je remarquai qu'il avait oublié un petit sac en plastique sur le bord de la table. Plus tard, après avoir réglé l'addition, je le glissai dans ma poche de parka. Mon geste fut machinal, et j'ignore encore pourquoi ce soir-là, j'ai tenu expressément à

aller au devant des ennuis.

Au matin, j'ouvris en grand la fenêtre de ma chambre ; la neige qui tombait à gros flocons me convainquit de la réalité de cette ville enfin débarrassée de ses ombres. La soirée troublante de la veille eût fondu comme gadoue sur le trottoir si mes yeux ne s'étaient pas fixés sur la cassette que contenait le sac en plastique. Je la glissai dans le lecteur de ma chaîne stéréo, pressai la touche *play* : une voix indécise crépitait des mots sans aucune suite logique : « Manhattan Project... Juan Bosch... C.I.A... Gall Road... Hébron... Knesset... Kahana... Hezbollah... (et sur un rythme plus rapide) Cybercrud... Garbage collect... Bhopal... GUUAM... Irak... Fatal error... » Au milieu de cette litanie d'acronymes ou mots frappés de stupeur s'élevait une voix grave et dissonante :

— Je suis mille, je cherche une foule pour marcher de front la nuit, et l'irriguer de sang froid. Critère d'admission : ne ressembler à rien.

Il ne pouvait s'agir que d'un canular, mais au fond de moi, une corde inconnue vibra et rendit un son glacial.

(...)



**ELIA BARCELÓ**

## **LA TRAME**

Ils sont partout. Pluriels. Efficents. Accomplissant leur travail. Tu t'en rends à peine compte en les croisant. Les sols des aéroports brillent d'une telle manière, ils reflètent tant d'ombres avec le soleil de la soirée sur ces profondeurs obscures de poussières dorées cachées dans son fond... On n'y prend pas garde.

On ne voit pas combien le regard de la femme qui pousse un chariot est intense. On ne se rend pas compte qu'une jeune mère ne doit pas regarder ainsi. Que son ombre est, disons, différente. Parfois c'est un garçon qui traverse la rue derrière un homme avec un début de calvitie et une ceinture en cuir. Tu ne les vois jamais. On ne suppose pas que tu doives les voir. Pas toi en tout cas. Si tu es celui qu'ils cherchent. Rien de personnel, tu comprends ? Ils ne savent pas ce qu'ils font. Ils ne savent pas pourquoi. C'est comme un élan impérieux, une faim qui ne cesse qu'une fois que c'est fait.

Tu le vois ? Tu vois comme il se passe la langue sur les lèvres ? Lentement, très lentement. Essayant de comprendre, de sentir au moins vers où se diriger.

Ça ne s'avère pas facile. Au début non. Ils ne savent pas ce qu'ils cherchent. Ils ne voient pas le monde de la même manière, et les rues, les maisons, les voitures et les gens sont pour eux des dessins vaguement laiteux qui brillent à peine d'une phosphorescence opalescente, comme un circuit imprimé sur du platine sous une lumière bleu gris.

Ainsi est l'aube qui s'insinue déjà à l'horizon : froide et bleue, brumeuse. Une brume qui se colle aux choses comme une exsudation de la matière même. Il tremble sans s'en rendre compte sous le pull léger, le blouson d'été fermé jusqu'au cou, les mains dans les poches de son jean beige. La trame est confuse, provoque la nausée. C'est sa première fois et il y a un caillot d'absurde glacé à l'endroit où devrait se trouver son estomac, où il se trouvait peut-être auparavant. Il se passe à nouveau la langue sur les lèvres pendant que ses yeux brillants, presque lumineux, regardent sans voir à gauche et à droite à travers la brume, cherchant ce dessin fluorescent qui lui indique le chemin.

(...)

**JACQUES FUENTEALBA**

**RISE AND FALL OF  
BIANCA NERA**

Longue silhouette filiforme.

Robe noire et blanche en damier.

Fleur à la poitrine.

Côtes, clavicules, genoux, coudes saillants.

Visage creusé aux pommettes hautes.

Peau crayeuse et orbites noyées dans les ténèbres  
du khôl.

Cheveux de cendres grises.

C'était bien elle.

Bianca Nera. Aussi surnommée Every Dice, la  
Reine du Glam-Rock, la Fiancée du Diable... et autres  
sobriquets hallucinés.

J'étais accoudé au bar du *Screaming Theater*, salle  
en vogue de L.A., quand elle fit son apparition sur  
scène.

Une expression rude crispait ses traits. Lèvres  
noires réduites à une fine ligne.

La lumière, déjà tamisée, décrut encore, jusqu'à ce  
que les ombres ne forment plus qu'une masse  
indistincte.

Un spot déversa une blancheur crue sur la chanteuse.

Oui c'était bien elle.

Je la pensais morte depuis longtemps.

Mais Every Dice avait l'étoffe d'une survivante, au même titre que moi.

J'avais traversé les décennies, avec plus ou moins d'encombres.

Les 60's dans toute leur démesure psychédélique, la décadence paranoïaque des 70's, les 80's dépressives, la vague *grunge* de la fin du millénaire...

J'avais tout bu jusqu'à la lie, tout goûté, ingurgité, sniffé.

Des années que je ne l'avais pas entendue.

Sa voix, à nulle autre pareille, retentit, et les conversations cessèrent dans l'instant. Il n'y avait de place que pour cette élégie profonde, aux accents éternels. « Lament for a lost love ». Nul instrument pour l'accompagner, aucune réverb.

De l'émotion ?

À vrai dire... non. De la virtuosité et une présence scénique indiscutables. Une technique parfaitement maîtrisée, des inflexions puissantes, tranchantes. Elle se désarticulait de façon écœurante, pantin habité par des auteurs morts depuis des millénaires, singeant à la perfection les sentiments. Mais où était sa vraie personnalité, derrière ce maquillage, son

statut d'idole déchue ?

Les spectateurs, pris dans le filet de sa voix soprano dramatique, suivaient chaque syllabe, s'accrochaient à chaque fortissimo. Certains fermaient les yeux pour mieux savourer le chant... pour éviter d'être confrontés à l'aspect repoussant de l'artiste peut-être. Ils ne comprenaient pas un traître mot de ce qu'elle pouvait chanter, n'avaient pas idée qui diable pouvait être cette folle géniale, mais applaudirent des deux mains dès qu'elle déposa dans l'air surchauffé la dernière note.

La Fiancée du Diable avança jusqu'à l'extrême bord des planches. Le rideau se baissa derrière elle. Elle fixait avec intensité... quoi exactement ? Elle semblait trouer les ténèbres de son regard brûlant, sauter de face en face.

La salle se figea dans une frayeur silencieuse. Qu'allait-elle faire ?

La diva *destroy* descendit l'escalier d'une démarche raide.

L'assistance retint son souffle quand elle passa entre les tables, les clients l'observaient, entre curiosité et crainte. On pouvait clairement lire sur leur visage l'angoisse qu'elle ne s'approchât d'eux. Une fois le chant tu, elle inspirait autant de répulsion qu'une lépreuse ou une pestiférée. Au-delà de son physique grotesque, elle faisait vibrer une note

funèbre dans les entrailles de chacun.

Le temps d'une troublante seconde, je fus l'objet de son attention. Puis elle se détourna de moi et se dirigea vers la sortie.

Je restai quelques instants indécis, à faire tourner mon verre entre mes doigts, m'amusant de l'entrechoquement des glaçons.

Je l'avais croisée en 69 (ou étais-ce en 79 ?), en backstage d'un concert des Doors (Siouxié and the Banshees ?) dont elle avait assuré la première partie.

L'expression contenue dans ses pupilles d'encre m'avait ce jour-là cloué sur place et laissé muet.

Aurais-je à nouveau l'occasion de lui adresser la parole ?

Mes amis m'ont souvent charrié sur ma chance. En fait, c'est un brin plus compliqué que ça. J'ai un don, un pouvoir, une capacité – ou appelez ça comme vous voudrez – qui me permet de savoir quand je vais me retrouver en danger. Ça m'a permis d'éviter pas mal d'embûches.

Au moment même où je posais le verre sur le comptoir, ma décision prise, un nœud se referma sur mes intestins. Présage on ne peut plus clair.

Et alors ?

J'avais beau être *junky* jusqu'à la moelle, je ne pouvais me résoudre à laisser une femme en détresse. Car le danger l'entourait et la menaçait, elle,

manifestement.

Une fois dehors, je la repérai en quelques secondes. Même de dos, impossible de manquer cet arlequin tout en os des années du cinéma muet. J'apercevais sa robe noire et blanche se mouvoir au rythme de sa démarche hachée, à une trentaine de mètres, se fendant un chemin dans la faune noctambule.

Un homme énorme au teint de bronze et au long trench-coat brun la suivait.

Le nœud se tordit de plus belle dans mon ventre.

Avait-elle remarqué son poursuivant ?

Je leur emboîtai le pas. Nous arrivâmes à un croisement très fréquenté. Des badauds bouchaient le passage. Je jouais des coudes pour avancer et entrevis ce qui retenait les gens.

Un cracheur de feu et quelques-uns de ses acolytes faisaient un spectacle.

Un moment, je ne parvins plus à distinguer dans cet attroupement l'idole déchu, ni le curieux obèse.

Je traversai la masse compacte tant bien que mal et débouchai de l'autre côté, bredouille. Je les avais perdus. *Holy shit !*

Je me mis à courir, jetant des coups d'œil à droite, à gauche. Une crampe abominable me vrilla l'estomac. Je manquai de tomber à genoux, sous le coup de la douleur.

Ils étaient passés par-là. Ne devaient vraiment pas être très loin. Je n'avais qu'à continuer dans cette direction.

Si ce n'était pas se jeter dans la gueule du loup, ça !

Mais je me sentais soudain revivre, moi, l'éponge éthylique, le buvard à LSD de L.A. Comme si cette existence entière de débauche n'avait été qu'une courte parenthèse, le repos du guerrier, entre deux batailles héroïques. J'éprouvais des émotions mortes en moi depuis des éons !

Une voix perçante s'éleva à quelques mètres de là. Elle montait de plus en plus haut dans les aigus.

Je me précipitai.

Là !

À l'arrière d'un immeuble d'habitation.

Un spectacle ahurissant m'attendait. Bianca Nera, campée d'un air plein de défi devant l'obèse qui lui bloquait le passage, émettait un hurlement inhumain. Je croyais finir fou rien qu'en l'entendant.

De plus près, je constatai qu'il était très difficile de déterminer le genre de son ennemi. Il aurait aussi bien pu être un homme qu'une femme, son apparence physique ne trahissait rien de son sexe. Apparemment, il demeurerait insensible à la voix stridente de la Reine du Glam-Rock.

Il se tenait penché en avant, la bouche ouverte de façon démesurée, le dos arqué sous l'effort. Il vomis-



sait des formes immondes, évoquant des fœtus monstrueux encore dans leur placenta. Des formes qui, là, sous mes yeux, bougeaient.

Les boules de chair écoeurantes semblaient se débattre pour crever leur enveloppe protectrice.

Où avais-je atterri ? Pas sur la Terre que je connaissais en tout cas !

(...)

JONAS LENN

## AU JARDIN DE MON PÈRE

Sur la pelouse, dans l'ombre étirée du ginkgo, s'achève la séance de Qi Gong. Mes mouvements, réglés sur ceux de l'institutrice chinoise, s'enchaînent sans hésitation. Silencieuse, la petite femme à la longue chevelure de jais complimente l'élève d'un sourire, tête inclinée dans une posture gracieuse et bienveillante. Sa gestuelle, ronde et déliée, me guide dans la lumière du soleil couchant. Mes mains dansent au creux de ruisseaux d'or, caressent d'invisibles sphères, sculptent la brise où frémissent, en lents froissements, les cheveux de Vénus.

Point final de la prière vespérale.

À l'instant où retombent mes bras, une voix affaiblie m'appelle.

— Mon fils...

Prioritaire, l'appel a été balancé instantanément sur mon implant cochléaire. Le filtre de ma messagerie ne laisse passer que les messages urgents : ceux de Sofia, car l'amour ne saurait attendre, et ceux de mon père dont l'état de santé justifie un privilège aussi exorbitant.

Je salue avec respect mon professeur virtuel avant

de le renvoyer à ses limbes digitaux, tel un génie bienfaisant qui s'est acquitté de son office. Mon stimulateur sclérotique opère alors une nouvelle incrustation rétinienne, et voici la vieille tête paternelle, chenu et décharnée, qui s'affiche sur l'écorce du ginkgo biloba, au centre du jardin circulaire. J'ai un pincement au cœur. Mon père décline à vue d'œil. Entre les lignes de sa peau, ridée comme les petits éventails jaunes qui tapissent le gazon, se lit une profonde lassitude. Lorsque se sont manifestées les prémices de la déchéance, il lui arrivait de recycler ses archives numériques, d'utiliser des masques issus du temps de sa splendeur. Nulle tromperie dans son intention : il cherchait avant tout à rassurer. Pas cette fois. Il ne veut rien dissimuler à son fils. Une faible lueur s'allume dans ses prunelles. Ses paupières clignent au ralenti.

— Je m'en vais, annonce-t-il, d'une voix faible.

Le mince filet, qui fut un magnifique timbre grave, s'est encore étioilé depuis notre conversation de la veille. L'ombre de l'épuisement assombrit à présent tout son être.

— Je m'en vais, répète-t-il, comme si je n'avais pas compris, ou pas entendu. Veux-tu m'accompagner ?

Mes jambes, si souples et vigoureuses pendant la séance de Qi Gong, peinent à me porter. Le bénéfice des exercices d'harmonisation est abrogé d'un coup,

étrillé par une puissante lame de détresse. Je m'étais pourtant préparé.

Le père tente d'apaiser le désarroi du fils, dans l'esquisse d'un sourire, au risque de brûler ses dernières forces.

— Pas d'alarme ! Il nous reste encore... un peu de temps. Je voulais seulement... te prévenir... Ma décision est prise. Veux-tu m'accompagner ? Jusqu'au bout ?

Ses mots sont lents, laborieux.

Je voudrais tant être à la hauteur de sa dignité. Comment dominer ses affects dans un moment aussi intense ? Je module mon souffle et fixe mon esprit sur un de mes mantras visuels favoris : une goutte d'eau libérée de la pesanteur. Une bonne partie de la tension qui a envahi mon corps finit par s'évacuer.

Je lui réponds enfin.

— Je viendrai.

— Demain sera... le dernier jour. Je t'attendrai.

Il prononce chaque phrase comme on franchit un gouffre, comme on brûle ses nefes.

Son visage persiste encore une seconde sur l'écorce, avant de se fondre dans le tronc du ginkgo.

— Oui ! Je viendrai.

\* \* \*

Le paysage évoque le Paradis terrestre de la

Genèse. Après les Grands Bouleversements, l'homme s'est réattribué une place plus humble dans la Création, moins prédatrice : celle de jardinier planétaire. Aujourd'hui, sobriété est le maître mot. Une sobriété heureuse. La tempérance était déjà une vertu cardinale. Les petites voies d'Illich et de Rabhi ont été entendues : on fait mieux, avec moins. En ce jour d'adieu, le constat est réconfortant : au soir de sa vie, mon père quitte une Terre moins meurtrie que celle qui le vit naître, il y a cent ans.

Depuis la terrasse, je hume le vent d'ouest. Pendant ce temps, l'équipe de soin, derrière la vitre coulissante, en termine avec sa toilette : l'ultime ablution revêt des airs de purification rituelle. À mon arrivée, il se trouvait en compagnie du docteur N'guyen, son acuponcteur et indéfectible ami, venu lui dire au revoir. J'ai adressé un petit signe de la main, autant à l'un qu'à l'autre ; mon père a répondu par un interminable clignement de paupières, du fond de son oreiller. Au fil des semaines, sa chambre s'est métamorphosée en salon où il a reçu un nombre grandissant de visiteurs. « On me confond avec un monarque ou une diva », m'a-t-il confié, l'autre jour. N'est-ce pas plutôt sa façon d'achever son existence qui fait venir à lui ? Il attire, comme les saints ou les agonisants baroques, adeptes de la bonne mort. Je patientais dans un des fauteuils qui encombrent

l'espace autour du lit, lorsque l'infirmière et l'aide-soignant nous ont chassés avec douceur. Avant de se retirer, N'guyen, admiratif et ému, a loué l'exemplaire départ de son ami.

Penché sur le parapet, je contemple le panorama, merveilleux fragment de cette Terre que les nouvelles générations s'efforcent de restaurer. Sur l'horizon, du côté du ponant, se devine la vaste strate arborescente de la forêt de Bercé. Plus près de moi s'ouvre la vallée du Loir, bordée de coteaux calcaires où mon père a – bientôt, il faudra dire avait – coutume d'observer la floraison des orchidées, entre avril et juin.

Un paysage supplémentaire à ma géographie intime. Riche est le cartulaire de ma mémoire. Mes parents ont toujours eu la bougeotte et les déménagements se sont succédés, avant et après ma naissance. La Sarthe, le Tarn, l'Aveyron, la Dordogne, l'Afghanistan, la Galice et l'Argentine. Sans compter les brèves escapades sous l'égide de l'UIRN. De mon enfance nomade, je conserve un manteau d'Arlequin où chaque losange est une fenêtre ouverte sur une culture différente. Pour mon père, cette danse fragile de l'errance s'est interrompue à la mort de ma mère. Lesté par le poids de la douleur, de la cruelle absence, il a chu lourdement. Elle était sa paire d'ailes, brûlée au soleil d'un amour fusion. Précipité à terre, Icare s'est enraciné, pour le reste de son âge.

À deux ou trois kilomètres de la terrasse, un convoi bariolé de dirigeables AVEA remonte placidement vers le nord. Mon regard s'élance, franchit le vide et s'accroche à leur enveloppe. Je me laisse remorquer. À la traîne. Longtemps, je suis l'évolution silencieuse du train de silhouettes profilées. Invitation au voyage. À la fuite. Abusée, ma main se tend dans leur direction, comme pour cueillir des fruits célestes. Mes doigts se jouent de la perspective, soulignent leurs contours, leurs rondeurs apaisantes. Paupières closes, je bondis hors de moi, me projette mentalement jusqu'à l'un de ces ventres, gros œufs tronqués plus légers que l'air. Le point de vue s'est inversé : je m'imagine installé sur le pont de la baleine éthérée, embarqué pour Thulé, la cité polaire, contemplant au passage l'arcologie de Marçon... quand une voix, féminine, une caresse presque, interrompt la rêverie.

— Vous pouvez venir.

(...)

# JÉRÔME NOIREZ

## LES ATTRACTEURS PUÉRILS

### NIVEAU D'ENTROPIE : NÉGLIGEABLE

L'ordre. Rien n'est plus beau. La perfection géométrique est son expression la plus pure. Des angles droits. Des parallèles. L'ordre. Principe masculin, dépouillé, simple, rationnel. À l'inverse, le chaos. Principe féminin, outré, enflé, irrationnel. L'anarchie des courbes, des surfaces non planes, des accumulations, des thésaurisations aberrantes.

Dans l'appartement de monsieur Zadech, règne, en unique et magnifique despote, l'ordre masculin. Depuis plus de quarante ans, jamais l'horrible et névrotique agitation de la femme n'est venue troubler ce temple dédié à la perfection virile de la plus pure fonctionnalité.

Chaque jour, le poitrail de Zadech se gonfle d'une fierté immense et d'un désir de poursuivre l'œuvre déjà accomplie. Il suffit de regarder par les fenêtres – transparence parfaite, pas une empreinte de doigts, pas la plus petite moucheture de pluie – : la ville qui s'étend devant lui est une ville d'ordre. Des bâtiments simples, mais aux lignes grandioses, des quartiers



disposés avec une parfaite régularité, des avenues et des rues à la largeur rationnellement déterminée, un mobilier urbain judicieusement intégré à la grisaille digne et sobre des murs, des lignes de fuite qui ne trompent pas l'œil, et surtout une propreté jamais mise en défaut.

Zadec contemple la cité, en buvant son café artificiellement décoloré ; car l'idée d'une tache disgracieuse, ignoble, sur le parquet plastifié ou, pire, sur sa chemise, lui est insupportable. Du coin de l'œil, il remarque un pli d'un demi-centimètre sous le troisième bouton qui d'ailleurs ne paraît pas aussi blanc et éclatant que les autres. Il fait une grimace de dégoût. Ce n'est plus une chemise. C'est un torchon ! Une loque crasseuse ! Il achève rapidement son café, essuie la commissure de ses lèvres avec un mouchoir en papier jetable, et se retrouve face à l'un des dilemmes qui frappent quotidiennement un pur zélateur de l'Ordre : d'un côté la chemise crasseuse, de l'autre, le mouchoir à présent taché de café couleur eau de source... Par quoi faut-il commencer ? Le panier à linge, cette sorte de géhenne pour textiles sales et froissés, dont il se refuse d'ailleurs à imaginer précisément le contenu, ou le sas à ordures qui depuis peu remplace l'ancien vide-ordures, bouche révoltante qui exhibait son œsophage excrémental à chaque fois qu'il la sollicitait ?

Il sent poindre un début de panique. Le chaos appelle le chaos. Ne jamais se laisser déborder. Nerveusement, il se défait de sa chemise, la plie soigneusement, puis il plie de même son mouchoir. Il va jusqu'à la cuisine, son paradis de faïence immaculée ; pas une miette sur le plan de travail, pas une trace graisseuse, toute chose est rangée à la place qui lui revient dans des tiroirs aux formats étudiés qui coulissent à merveille dans des placards intégrés aux murs sans laisser le plus petit interstice où pourrait venir se loger cette pâte crasseuse que l'on trouve parfois dans les cuisines efféminées. Il dépose le mouchoir, avec la déférence d'un prêtre rangeant son étole, dans le tabernacle hygiénique du sas à ordures. La porte se referme. Juste un léger soupir d'air comprimé ; le mouchoir est emporté, annihilé dans la colonne à pyrolyse, et ses cendres viennent s'ajouter au magma bouillonnant des générateurs de béton dans les sous-sols de l'immeuble.

Mais Zadech ne veut rien savoir de ces processus. Il est déjà au-dessus du panier à linge, dans sa salle d'eau sanctuarisée qui brille de feux diamantins. Le panier s'ouvre en émettant un nuage de lavande avant que la moindre pestilence intime ne vienne rebuter ses narines. La blanchisseuse passe le Mardi et le Vendredi... On est Dimanche... Trop long... La présence même de vêtements crottés, corrompus par

les sanies du corps, dans son appartement, lui est insupportable. Il envisage d'appeler la blanchisseuse, il y a urgence après tout ; mais c'est une femme, comprendra-t-elle l'impérieuse nécessité ? Oui, s'il y met le prix.

Car le chaos est vénal.

Grandement soulagé, il va jusqu'à sa chambre. Sur un sommier de béton lissé, repose un matelas nu. Monsieur Zadech ne supporte pas l'entropie des draps, leurs replis, leurs nœuds, leurs glissements imprévisibles, c'est à devenir fou. C'est à peine s'il se permet l'oreiller, qu'il couvre toutefois d'une taie plastifiée.

Il fait coulisser les portes de sa penderie. Sur des cintres ressemblant à des prothèses orthopédiques pendent des chemises toutes semblables, bien empestées d'amidon, lisses et plates comme si elles avaient été repassées à l'aide d'une presse industrielle.

Il en saisit une et la revêt avec des gestes maniaques et précautionneux. Puis il s'observe longtemps dans un miroir – à la surface évidemment irréprochable –, cherchant le moindre pli qui aurait pu se former lors de la manœuvre... Uniformité architectonique du vêtement. Toujours l'ordre victorieux. Le produit idéal d'une société ayant remis l'anarchie des œstrogènes dans d'obscures périphéries.

C'est alors qu'il aperçoit l'objet : un petit paral-

lélépipède rouge primaire, quatre centimètres de long, tout au plus. Il est posé en équilibre sur le bord de sa table de chevet, à côté du livre *Structure et Raison, Esquisse d'une Société Idéale*.

Monsieur Zadech songe d'abord qu'il ne déroge en rien à ses goûts en matière de décoration. Couleur franche et décidée, forme épurée au service d'une fonction – bien qu'il ne sache pas encore laquelle – que l'on imagine d'une grande limpidité technique.

Sa seule cause de souci n'est pas tant de devoir s'accommoder du fait que l'objet ne se trouvait pas là quelques secondes auparavant, que de devoir supporter le spectacle d'un équilibre si précaire.

Il le pousse de manière à ce que son bord coïncide exactement avec celui de la table de chevet. Stabilité. Rationalité. Rangement. N'est-ce pas mieux ainsi ?

– *Stoung stoung stoung*, répond incongrûment le salon.

*Stoung* ? En voilà un bruit grotesque, produit d'un manque flagrant de logique fonctionnelle ! Monsieur Zadech ne peut souffrir l'existence d'une onomatopée aussi puérile dans le ronronnement uniforme de son appartement.

Il se lance aussitôt à la recherche de sa source.

Sous le canapé ? Non, son canapé en pur latex de synthèse hypoallergénique ne possède heureusement aucun « dessous ». Ces recoins odieux où se nichent

poussière, saleté, miettes, cela fait longtemps que Monsieur Zdech les a bannis de son appartement. Sous la table basse en verre ? Non, bien sûr. Elle est si limpide que l'on pourrait voir les molécules de l'air glisser paresseusement à sa surface.

Du moins, elle l'était... Monsieur Zdech est pris d'un violent haut-le-cœur lorsqu'il découvre dans le coin gauche, l'empreinte grasse, sanieuse, corruptrice d'un petit index.

Révoltant !

Ne pas paniquer. Organiser sa pensée puis ses actes suivant une grille cohérente et minutieuse. D'abord, nettoyer cette traînée huileuse, cette lèpre de beurre et de confiture. Puis déterminer les responsabilités, ce qui sera aisé, car il n'y a que lui et la technicienne de propreté qui ont la charge de cette table. Et enfin, sévir pour qu'un tel incident ne se reproduise jamais.

Il se précipite vers la cuisine en marmonnant rageusement : « Incompétente ! Abrutie ! Femme ! » Mais au moment où il dépasse le meuble range-disques – qui est vide, car les disques sont d'inacceptables pièges à poussière – il sent sous sa semelle une rondeur un peu molle qui assurément n'a pas sa place ici. Le salon opère une rotation dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, ce qui donne à Monsieur Zdech l'occasion d'admirer la parfaite

uniformité de son plafond. Il n'a hélas guère le temps d'être rasséréiné par cette vision, car sa tête vient heurter assez violemment l'accoudoir du canapé, puis elle dérape en crissant sur le latex de synthèse, cogne contre le bord de la table basse, puis contre le parquet plastifié.

Une sphère multicolore aux motifs ineptes d'animaux de la savane rebondit sur son front.

*Stoung...*

Zadech perd conscience...

Mais seulement après avoir analysé sous divers angles structurels l'opportunité de le faire.

(...)